

***National Capitale nationale*, canevas original de Jean Marc Dalpé, version finale pour la scène de Vivienne Laxdal, coproduction du Centre national des Arts et du Théâtre de la Vieille 17, mise en scène de Robert Lepage, Studio du CNA, Ottawa, 22 avril au 22 mai 1993**

Paul-François Sylvestre

Number 73, September 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sylvestre, P.-F. (1993). Review of [*National Capitale nationale*, canevas original de Jean Marc Dalpé, version finale pour la scène de Vivienne Laxdal, coproduction du Centre national des Arts et du Théâtre de la Vieille 17, mise en scène de Robert Lepage, Studio du CNA, Ottawa, 22 avril au 22 mai 1993]. *Liaison*, (73), 38–38.

**National Capitale nationale**, canevas original de Jean Marc Dalpé, version finale pour la scène de Vivienne Laxdal, coproduction du Centre national des Arts et du Théâtre de la Vieille 17, mise en scène de Robert Lepage, Studio du CNA, Ottawa, 22 avril au 22 mai 1993.

Après avoir passé trois ans à la direction du Théâtre français du Centre national des Arts, Robert Lepage a fait ses adieux à la capitale nationale, «cité solennelle et illusoire», en mettant en scène une pièce qui a plus l'allure d'un scénario de film que d'une dramatique. Son approche est d'ailleurs très cinématographique, dans la lignée des *Plaques tectoniques* et de *La Trilogie des dragons*.

**National Capitale nationale** décrit la vie d'une kyrielle de gens qui évoluent tous autour du pouvoir, dans un enchevêtrement de rapports de force qui lient les uns aux autres : fonctionnaires, députés, journalistes, lobbyistes, fournisseurs, parents et amis. La pièce se déroule tantôt en français, tantôt en anglais, parfois dans un mélange des deux langues officielles, avec surtitres projetés au sommet de la scène (mieux vaut être bilingue car ces surtitres sont souvent partiels et parfois difficiles à lire). Comme j'ai travaillé onze ans dans la fonction publique fédérale, dont deux ans et demi dans le cabinet du secrétaire d'État, j'étais curieux de voir une pièce basée sur un milieu familier... Ai-je été satisfait ?

Huit comédiens – quatre hommes et quatre femmes – interprètent merveilleusement bien quelque vingt-trois rôles. Dans la peau d'un adjoint politique, Robert Bellefeuille exprime avec doigté toute l'ambition qui l'anime, qui le dévore; Paul Latreille, lui, nous fait aussi bien croire à son médecin au coeur gros comme la terre qu'à son rond-de-cuir pervers sur les bords; et Beverley Wolfe demeure on ne peut plus crédible dans son rôle de politicologue.

À vrai dire, les comédiens et comédiennes que dirige Robert Lepage confirment que la région d'Ottawa regorge de talents. Ils évoluent tous avec le plus grand professionnalisme dans une variété de situations, souvent très exigeantes, qui font constamment appel à leurs aptitudes et à leur savoir-faire. Chacun et chacune interprètent deux ou trois rôles et évoluent, au total, dans pas moins de 76 lieux différents (ce qui fait dire à Robert Lepage que la pièce devrait logiquement être portée à l'écran).

Ces 76 lieux nécessitent, on s'en doute, un décor multiple qui s'appuie sur des moyens techniques assez considérables. Les cloisons s'avancent, se rétrécissent, passent du chêne à la brique, de la baie vitrée à l'arrière-cour. On se promène en voiture, en train, en avion ou tout simplement à pied sur le pont qui enjambe la rivière des Outaouais, juste derrière la colline du Parlement. Dans sa mise en scène et ses décors, Robert Lepage se montre fort astucieux. Je serais prêt à parier que les critiques de *La bande des six*, René Homier-Roy et Jacques Languirand que j'ai aperçus le soir de la première, sont venus de Montréal non pas pour voir évoluer les comédiens d'ici ou pour découvrir ce que des dramaturges hors de Montréal peuvent produire, mais plutôt pour être témoins de ce que le «wunderkind artistic director of NAC's French Theatre» (dixit l'*Ottawa Citizen*) allait offrir en guise de chant du cygne.

Côté technique, ni le public ni la critique ne seront déçus, car la mise en scène, le décor, les éclairages et le jeu des diapositives recréent l'atmosphère des arcanes du pouvoir qui surgissent dans ces villes artificielles qui ne sont rien d'autre que des capitales politiques. Là où la déception s'installe, c'est autour du texte. On a investi beaucoup de moyens, trop à mon avis, dans une production dont le contenu demeure somme toute assez faible. L'idée d'une dramatique centrée sur le pouvoir – sur ceux qui l'ont, qui le veulent, qui le perdent, qui le gagnent, qui le quittent – était certes intéressante. Mais il aurait fallu aller au-delà de l'anecdote et même éviter le gag local (je doute que la pièce puisse être jouée à l'extérieur de la région de la capitale nationale). L'intrigue reste assez mince : à l'aube d'un imminent remaniement ministériel, un diplômé de *science po* parviendra-t-il à accroître sa part de pouvoir en posant le bon geste au bon moment ?

**National Capitale nationale** n'est pas pour autant une pièce vide de sens. Elle renferme d'intéressantes réflexions sur la psychologie du pouvoir, mais son contenu thématique me semble mal livré. À son meilleur, il prend la forme d'une conférence universitaire, certes bien prononcée par Beverley Wolfe, mais tout ce qui entoure par la suite le message cherche plutôt à nous faire rigoler qu'à nous faire réfléchir en cheminant avec les protagonistes pris dans l'étau du pouvoir. Robert Lepage aurait dû encadrer davantage l'écriture dramatique au lieu de se lancer dans des prouesses de mise en scène.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE



ROBERT BELLEFEUILLE  
Photo : CNA